

Connaissance
de
L'INCONSCIENT

LAURENCE KAHN

**La petite maison
de l'âme**

nrf
Éditions Gallimard

٢٣

Pour Alexandre et Mathias

« Quand le corps repose, l'âme mue et parcourant les parties du corps gouverne son propre domicile et fait toutes les actions corporelles. En effet le corps, dormant, ne sent pas ; mais elle, éveillée à la connaissance, voit ce qui se voit, entend ce qui s'entend, marche, touche, s'afflige, se rappelle, accomplissant dans le petit espace où elle est pendant le sommeil toutes les fonctions du corps et de l'âme. »

Hippocrate, *Du régime*, 86,1
(trad. Littré)

Préface

L'IMMUABLE ET LE MIGRATOIRE

« Le langage est étourdi — oublieux, écrit Valéry. Les significations successives d'un mot s'ignorent. Elles dérivent par des associations sans mémoire et la troisième ignore la première¹. » Amnésie du langage : son épaisseur, faite de cette coprésence actuelle, nous tient. Elle résiste à nos tentatives de la déployer pour en démêler l'enchevêtrement. Le récit historique bute sur ce réseau compact de liaisons qui met en déroute la logique des strates. En vain cherche-t-il à en dresser la carte géologique : les langues, bien plus que la terre, ses sols et ses sous-sols, sont un lieu de perdition. Pas d'horizons, ni de dénivellés, ni de verrous, ni de surcreusements, en somme pas de paysage ni de vue panoramique sur lesquels le géomorphologue puisse poser son regard pour accorder le contour des surfaces à la profondeur des sédimentations. Les routes tracées par les mots sont à parcourir sans carte et sans boussole. Carrefours, contacts, connexions, toutes les croisées de chemins sont instables.

Évidemment ni l'histoire ni la géographie ne sont en mesure de supporter pareil trouble des repères. Et encore moins d'accepter que chaque mouvement, chaque déplacement déposent non pas une marque, — fût-elle au pourtour d'une lacune —, mais le blanc d'un étourdissement, ce qui disqualifie toute forme de relevé. Quelle que soit la lourdeur de la tâche, quel que soit son inachèvement nécessaire, consenti, le scientifique attelé à la généalogie du monde et de l'espèce œuvre dans le sens du comblement, lequel présuppose la stabilité des traces. Et que celles-ci soient inconnues ne change rien à l'affaire. L'hypothèse de

1. P. Valéry, *Cahiers*, Paris, Gallimard, Pléiade, I, p. 394.

leur immobilité fonde la recherche. Imaginons un instant les pièces d'un puzzle douées d'un mouvement automoteur : qui entreprendrait de le compléter ? Sûrement pas un archéologue !

C'est curieusement en partant de l'image d'un agencement complet du puzzle que Freud, sans hésiter, soutient que, dans leur tâche analogue de reconstruire le passé oublié¹, le psychanalyste est mieux loti que l'archéologue. Et pour quel motif ? Parce que ce dernier travaille sur de la matière morte, que certaines parties ne sont pas perdues mais détruites, que certains morceaux ne se retrouveront jamais. Le temps et sa violence infligent des pertes irrémédiables qui contrecarrent dans le projet archéologique l'espérance d'une totalité. Ces dommages, le psychanalyste ne les connaîtrait pas. Tout d'abord « parce qu'il est douteux qu'une formation psychique puisse vraiment subir une destruction totale ». Mais surtout parce qu'il travaille sur de la matière première vivante, et que la répétition de réactions remontant aux premiers âges de l'enfance met au jour ce temps, malgré l'oubli, malgré l'enfouissement. En somme, c'est le transfert qui permet à l'analyste de nourrir un espoir dont l'archéologue a dû faire son deuil.

La promesse est paradoxale car elle semble faite de deux énoncés qui vont en sens contraire. Le premier s'appuie sur la représentation d'une conservation intacte, dont la complétude sans défaut trouve justement son modèle dans des objets archéologiques parfaitement immobilisés. Leur perfection tient précisément à cette immobilité : Pompéi, soudainement saisie dans le décours vivant de sa vie, a été figée et enfermée sous cette forme pétrifiée. Le tombeau de Toutankhamon a été de la même manière refermé sur son mort pour n'être en principe plus jamais ouvert. Des conditions exceptionnellement favorables pour l'archéologue, ajoute Freud, mais qui sont le lot commun du psychanalyste, lui qui sait que tout est là, enseveli, même si le lieu de l'ensevelissement est inaccessible. Donc première partie de l'argument : l'immobilité de la trace, l'absence de modification des restes garantissent la fondation de la construction. Et, deuxième partie de l'argument : tout à l'inverse, c'est la mobilité, la mobilité du vivant, la mobilité du déplacement, qui nous assure de l'existence et de la permanence du plus enfoui. Car c'est par le mouvement du transfert, du transport qu'il suscite,

1. S. Freud, « Constructions dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, P.U.F., 1985, p. 270-272.

que la perte se révèle avoir défié le temps. Tout au contraire de la pétrification de Pompéi, l'animation de la matière soutient l'espoir de la trouvaille.

Que la comparaison de l'analyste à l'archéologue traverse l'œuvre de Freud pourrait être attribué au seul penchant de l'homme et de son époque pour l'Antiquité. Champollion, Lord Elgin sont des découvreurs et des déchiffreurs, mais bien davantage encore Schliemann et, avec lui, l'école allemande qui n'hésite pas à conjoindre philologie, archéologie, mythologie, numismatique pour dresser le vaste panorama de ce qui a été perdu et retrouvé. Le Roscher Lexicon et la Pauly-Wissowa sont là pour en témoigner : leur forme encyclopédique, plus qu'une accumulation de savoir, manifeste le même souci d'un assemblage sans lacune du puzzle. La métaphore archéologique tiendrait donc à l'attrait du temps.

Mais ce n'est pas tant cette métaphore elle-même que le paradoxe dans lequel elle est prise, qui jette le trouble. L'archéologie n'est en fait que l'avèrs d'une figure de l'exploration des « profondeurs de l'âme » dont le revers est le transfert. Dite en ces termes, l'affaire semble convenue : l'infantile n'est pas l'enfantin, et ce que l'« agieren » du patient présente est précisément ce qui échappe à la mémoire. Disons plutôt que si trouble il y a, il surgit de l'ajustement de l'avèrs et du revers de cette figure. D'un côté, on voit un chercheur s'avancer vers un objet en attente de sa mise au jour. Et, de l'autre, un mouvement anime cet objet, un mouvement tel que l'objet se saisit passionnément de son observateur. Notons que c'est juste avant d'aborder l'analogie des tâches analytique et archéologique que dans le même texte, *Constructions dans l'analyse*, Freud revient sur ce fait « évident » : « le travail analytique consiste en deux pièces entièrement distinctes qui se jouent sur deux scènes séparées et concernant deux personnages dont chacun est chargé d'un rôle différent¹ ». L'un doit être amené à se remémorer quelque chose qu'il a vécu et refoulé, et l'autre, qui n'a rien vécu et refoulé de tout cela, n'a pas pour tâche de se remémorer : il doit construire d'après les indices.

Tout se passe comme si la séparation des deux scènes s'organisait autour de l'inversion des mouvements : sur l'une, l'observateur en action se penche sur les fragments et, s'emparant des vestiges, assemble l'objet. Et sur l'autre, la matière vivante de l'objet s'empare de l'observateur et le place au centre d'un mouvement

1. *Ibid.*, p. 270.

dynamique dont il devient le pôle immobile d'attraction, l'objet du transfert. Ce mouvement ne tient qu'à la vie, à sa poussée, à son pouvoir de faire croître sans cesse de nouvelles couches, ce qui ailleurs amène Freud à comparer la névrose de transfert à la couche de cambium¹ qui croît entre l'arbre et l'écorce et que l'analyste voit se développer sous ses yeux et autour de lui.

Mais ces deux mouvements, outre qu'ils inversent d'une pièce à l'autre l'attribution des rôles de sujet et d'objet, outre qu'ils renversent la trajectoire de la saisie, n'ont-ils pas pour effet principal de distordre la notion même de strates ? Une des deux scènes est bâtie sur leur immobilité, immobilité relative, certes, qui fera parfois douter l'analyste de la même manière que l'archéologue quant à un éventuel dérangement de la stratification. Mais une telle inquiétude ne surgit que pour autant que l'observateur s'appuie en fin de compte sur une hypothèse de la permanence sans bouleversement majeur du sous-sol. L'autre scène est constituée au contraire par l'édification active et actuelle de nouvelles strates, strates vivantes, strates produites par le mouvement du transfert, strates dont la mobilité brouille sur-le-champ la vue. Si Freud a si longtemps considéré le transfert comme un intrus dans le champ opératoire de l'analyse, c'est bien parce qu'il détruisait cette forme particulière d'asepsie nécessaire à l'observation : un repos de l'objet qui permet d'y voir clair et de distinguer. Et Freud n'a jamais renoncé à l'observation.

On peut assurément refermer l'échancrure ouverte par l'hétérogénéité de ces mouvements et résoudre l'imbroglio des couches. Il suffit par exemple de faire appel à la répétition, à cette forme particulière de mouvement immobile, pour ajointer les bords des deux scènes, — ou les deux bords de la promesse. L'ancien est dans le nouveau, l'immobilisé est dans ce qui se mobilise, la nouvelle strate qui croît est la réplique de la strate en sous-sol, ce qui ne se voyait pas se déploie au grand jour. Le même, toujours le même, se répète, de sorte que la profondeur surgit en surface tout en conservant malgré tout sa qualité de profondeur. Deux pièces, soit ; deux scènes si l'on veut ; mais tout de même un seul sol : le sol de la construction, ou bien encore le sol sur lequel se rencontreront enfin l'ours blanc et la baleine².

1. S. Freud, lettre à Ferenczi du 12 mars 1911 et *Introduction à la psychanalyse*, Paris, P.B. Payot, 1975, p. 421.

2. *Introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 410.

Lorsque, pour décrire l'irruption du transfert dans l'analyse, Freud compare l'analyste et son patient à ces spectateurs qui scrutent la scène tandis que l'alarme au feu retentit dans la salle¹, il fait appel à un scénario où, de la même manière, non pas un mais deux mouvements sont en jeu : ils vont *a contrario*. Car l'orientation des regards est un mouvement, mouvement qui désigne le cadre de la scène comme un champ immobile, tandis que l'autre mouvement, le feu de l'excitation, s'apprête à bouleverser le calme attentif des observateurs. La théorie métapsychologique développe la trajectoire de celui-ci, une fois reconnu que ce ressort du travail analytique est le ressort de tout l'appareil. La pratique, la technique, leurs théories tentent, quant à elles, de cerner ce mouvement dans la cure. Ou plutôt le bord à bord des deux mouvements, là où s'établit l'ajointement des deux scènes. « La façon et le moment de communiquer ces constructions à l'analysé, les explications dont l'analyste les accompagne, c'est là ce qui constitue la liaison entre les deux parties du travail analytique, celle de l'analyste et celle de l'analysé². » Façon et moment, qui dessinent à la fois la forme et la temporalité du geste interprétatif, sa retenue dans le temps de l'assemblage et sa survenue dans le décours d'un nouveau mouvement transférentiel qui a placé le patient lui-même au plus près de la position d'observateur et d'assembleur. Ce *kairos*³, l'instant propice, conjoint d'un côté la collection des fragments et de l'autre le petit événement dans le mouvement du monde où la somme des signes retenus semble se précipiter⁴. Ceci est du point de vue technique l'occasion de la liaison des deux mouvements.

Mais qu'il y ait occasion de liaison ne modifie en rien l'hétérogénéité des deux pièces et la séparation des deux scènes : sur l'une, l'« agieren », et, sur l'autre, l'observation des « strates de la vie psychique ». Lorsque l'action bat son plein sur la première, la

1. S. Freud, « Observations sur l'amour de transfert », *La technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1970, p. 119.

2. « Constructions dans l'analyse », *op. cit.*, p. 271.

3. S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1975, p. 46 : « Réfléchissons, longuement avant, du moment où il conviendra de lui faire connaître nos constructions, attendons l'instant propice qui n'est pas toujours facile à déterminer. En règle générale, nous attendons pour lui communiquer notre construction, nos explications, que le patient soit lui-même si prêt de les saisir qu'il ne lui reste qu'un pas à faire, celui de la synthèse décisive. »

4. Sur cette attitude d'observation et le geste qui en découle, cf. M. Detienne et J.-P. Vernant, *Les ruses de l'intelligence, la mêtis des Grecs*, Paris, Plon, 1974, *passim*.

seconde paraît s'éloigner, s'absenter de l'horizon. Celle-ci semble faire retour dans les moments où l'activité de reconstitution reprend ses aises. Ou plutôt, on dirait que chaque fois que nous sommes dans ce théâtre qui menace de brûler, nous perdons de vue le chantier archéologique. Et qu'inversement chaque fois que nous sommes occupés par les restes, nous « oublions » le feu. Deux scènes effectivement si bien séparées qu'il serait quasiment impossible de les faire tenir ensemble, dans une même pensée. Si je construis, je me retire du feu de l'action, voire je m'en protège : temps d'arrêt, immobilisation. Me soumettant à cet incendie, le laissant se développer, je suis saisie par l'animation : transfert, mouvement. Or les deux vont ensemble, tout le temps, dans une intrication qui va bien au-delà de nos démêlés pratiques, et dans un alliage, une composition qui ne relève pas de l'alternance ordonnée.

La notion d'usure telle que Freud la développe dès les *Études sur l'hystérie*, articulée à l'idée de liaison dans le réseau associatif d'une part, opposée au caractère inusable, inapaisable, de ce qui par excès de quantité a débordé les voies tracées et fut de ce fait enfermé par enclave, est prise dans cette même tension entre immobilité et mouvement. Car l'usé est ce qui, intégré dans les liaisons associatives, circule bien : le mobile, le déplaçable, le dérivable, le transformable. Mais il est aussi une représentation de l'immobile au sens où la stabilité des frayages, le caractère faiblement modifiable des voies de passage assure au système sa permanence. L'équilibre de son fonctionnement tient au fait que les traces perdurent. L'inusable, lui, est l'immobilisé par excellence : la couche profonde, enclavée, est le sous-sol invariable du symptôme. Mais cette immobilité est en même temps mouvement : mouvement de poussée, mobilisation et retour. Quant aux représentations inconscientes qui cherchent à faire retour, elles sont prises dans une conformation double : d'un côté, c'est la configuration fixe et ancienne d'un scénario qui tente de revenir et, de l'autre, la forme de ce retour est fondamentalement mobile : les rejets des motions pulsionnelles refoulées sont, en fait, variables à l'infini quant à leur modalité.

Sans doute ne cessons-nous de mettre de l'ordre dans cette tension, source de désordre. Ne serait-ce, par exemple, qu'en opposant le mouvement manifeste à l'immobilité latente, ou bien l'inverse ; ou encore en distinguant la disposition du sol et la constitution du sous-sol. Mais de ce sous-sol, nous sommes obligés de constater qu'il est décrit tantôt comme un chaos désordonné,

« grand réservoir de libido », lieu d'une circulation disloquée et déliante, et tantôt comme un espace organisé, certes selon des lois qui ne sont pas celles qui régissent les processus secondaires, mais qui justement mettent en jeu la stratification pulsionnelle sous la forme de liens fixés et indéliables. Dès l'instant où Freud conçoit la différenciation des instances comme progressive, — c'est-à-dire ouvertement à partir de la seconde topique mais sans doute bien avant —, et pense leur constitution sur le mode de la genèse, la notion de dépôt, de reliquat, de fossile devient particulièrement active. Le ça est à la fois du mouvementé et du sédimenté. Le fossile changera d'état sous la chaleur du transfert.

Indétermination dans laquelle l'opposition entre l'énergie qui déplace et les représentations refoulées tente à son tour de mettre de l'ordre : les secondes ne se modifient pas dans leur fond et la première met cette invariabilité en mouvement. Mais cette opposition entre énergie pulsatrice et représentation, contraint à isoler ce qui meut de ce qui est mû. Isolation qui permet certes de penser, mais qui aboutit à une distinction entre le travail de l'appareil et ses contenus, laquelle risque vraiment de nous faire prendre l'échafaudage pour le bâtiment. Toute la discussion de Freud autour de la notion d'investissement, autour de la distinction entre topique et dynamique témoigne de la tension. Séparer dans et par la construction de l'appareil ce qu'il est si difficile de penser d'un seul tenant, consiste à résoudre logiquement une coprésence irréconciliable au cœur même de l'exercice de l'analyse. Disons que si l'âme est animante, nous ne nous laissons pas d'édifier autour de cette animation un espace qui non seulement la contient mais qui l'organise pour autant qu'il devient lui-même le dépositaire de contenus. Lorsque ces contenus ont valeur d'universaux, alors le paradoxe apparaît au grand jour.

★

Mythes endopsychiques, rêves typiques, symboles : ces derniers furent la voie d'approche pour aborder la complication de cette notion de sédimentation. Pointe saillante, puisque l'interprétation du symbole place curieusement l'analyste dans la situation d'une scène unique, celle sur laquelle il se penche pour ramasser les fragments et les déchiffrer, tandis que sur l'autre scène il y a paralysie. Donc, apparemment, rien que des vestiges et plus de mouvement. Pointe saillante encore puisque, si la séparation des

deux scènes semble ne plus fonctionner, en revanche elle est comme relayée par une nouvelle démarcation qui départage deux autres scènes : celle qui tout à la fois disjoint et relie l'individu et l'espèce, faisant de chaque sujet le dépositaire de contenus sédimentés qui lui sont constitutionnellement transmis et que sa propre évolution, ses propres « ébats » remettent en mouvement, — à moins que ce ne soient eux en vérité les moteurs. Discussion de l'ontogenèse et de la phylogenèse, si l'on veut. Mais ces termes en abrègent le trajet. Car l'actualité du plus ancien qui, tapissant notre être, met en branle l'appareil est une disposition du sol qui prend forme par l'action d'un sous-sol, la courbe régressive du temps et l'effet d'après-coup ajoutant l'histoire de l'espèce et l'histoire de l'individu. C'est d'ailleurs à propos de la régression sous son aspect temporel que Freud l'aborde dans le chapitre VII de la *Traumdeutung*¹. Mais qu'à l'extrême fin de l'œuvre, dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, cette disposition de notre sous-sol, dont l'universalité de la symbolique est la trace, s'avère être une disposition de notre langage liée à ses origines², redéplace à nouveau la démarcation des deux scènes. Que « nous soyons en présence d'un cas assuré d'héritage archaïque venu du temps où la langue se développait », ou qu'il s'agisse « de relations de pensée entre des représentations qui s'étaient constituées pendant le développement historique de la langue et qui doivent maintenant être répétées chaque fois que s'effectue un développement individuel de la langue », dans tous les cas l'ajointement du vaste théâtre de l'humanité et de la scène du destin individuel, le bord à bord de l'espace où se meut sous nos yeux la longue lignée des ancêtres avec celui où s'anime la vie individuelle, passe par la transformation au sein de la langue d'un développement vivant en une conservation du dépôt. C'est ce dépôt, cette concrétion que chaque développement individuel remet en mouvement.

Pointe saillante par conséquent parce que la conception de *la*

1. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., p. 467 : « Derrière cette enfance individuelle, nous entrevoyons l'enfance phylogénétique, le développement du genre humain, dont le développement de l'individu n'est en fait qu'une répétition abrégée, influencée par les circonstances fortuites de la vie. (...) Nous pouvons espérer parvenir, par l'analyse des rêves, à connaître l'héritage archaïque de l'homme, à découvrir ce qui psychiquement est inné. » La tension entre le constitutionnel, « daimôn », et le hasard, « tuchè », revient dans la première note de « Sur la dynamique du transfert. »

2. S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1985, p. 192 et suiv.

symbolique se fonde sur une théorie du sous-sol de la langue, et qu'à certains égards, si stupéfiante et fantaisiste qu'elle puisse paraître aujourd'hui aux yeux des linguistes, celle-ci permet à Freud de résoudre une difficulté majeure : celle de l'articulation du refoulement et du langage.

Je dis une théorie de l'origine de la langue. En fait il y en a deux, car Freud fait tour à tour référence à Abel et Sperber. Mais ces deux auteurs ont ceci de commun qu'ils postulent une profondeur du langage en rapport avec la profondeur du temps et la profondeur de l'âme. Le temps est celui du trajet historiquement nécessaire pour que les mots accèdent à leur capacité de désignation propre. Auparavant le geste expressif, la figure, la forme sont les points d'appui d'une discrimination que la confusion interne de chaque terme interdit. Soit parce que le mot est le lieu d'une polysémie où toutes les activités de l'homme se recouvrent sous un seul vocable, soit parce que le mot ne s'est pas encore extrait de la coprésence indivise des contraires par lequel il s'est forgé. Dans tous les cas, le temps œuvre dans le sens de la distinction parce qu'il œuvre dans le sens du refoulement : pour Abel, refoulement de la figure, du geste, de l'expression qui était le trait déterminant permettant de décider entre les sens opposés ; pour Sperber, refoulement du premier mot sexuel, lequel devient la racine « oubliée » de deux mots, sexuel et non sexuel. Peu importe ici le détail de ces constructions généalogiques des langues. Chaque fois, le refoulement porte sur une expression efficace, accolée à ce mot primaire, faisant de lui le vecteur d'une action dans l'instant même où il tente d'accéder à son pouvoir de désignation.

Mais de cette opération par laquelle est refoulé, au sein du langage, ce quelque chose qui est image, intonation, geste, appel, cri, il faut retenir deux choses : premièrement, elle dépose dans le sous-sol de la langue une figure qui est à la fois expression pulsionnelle et liaison verbale. Le mot est sexuel parce qu'il est fait de ce premier lien entre la profération sonore et le désir. Et, deuxièmement, le point d'aboutissement de cette opération est que le langage, atteint d'un mouvement analogue à celui de la pulsion, fait de nous des parleurs habités à notre insu par ces significations refoulées qui font sans cesse retour. Le langage est atteint de réminiscences.

Peut-on parler ici de refoulement originaire ? Freud ne le fait pas. Non par timidité scientifique : toutes les pages de *Moïse*, portant sur cet acquis transporté par la langue et transmis sous

LAURENCE KAHN

La petite maison de l'âme

La maison de l'âme est une expression empruntée à Démocrite. Démocrite dit qu'elle est habitée par le *daimôn*. Intraduisible *daimôn*: ce qui s'agite, ce qui nous agite. Où se trouve la maison de l'âme? Comment est-elle faite? Peut-on en changer?

Selon quatre directions, Laurence Kahn la décrit et l'explore dans ce livre : l'âme en mouvement, ses langues, ses inventions et ses déguisements, ses maladies et leurs histoires.

Où l'on s'aperçoit que notre âme continue d'être pour nous une question inquiète et non moins agitée que ce qui l'habite. Elle est immuable car elle est soumise à la répétition. Mais c'est une répétition nomade: ses figures ne cessent de migrer.

Laurence Kahn, après avoir mené auprès de Jean-Pierre Vernant des recherches en mythologie grecque dont est issu notamment un livre Hermès passe, s'est orientée vers la psychanalyse.

Membre de l'Association psychanalytique de France, elle est aussi co-rédactrice de la Nouvelle revue de psychanalyse.



9 782070 729661



Extrait de la publication
93-III A 72966 ISBN 2-07-072966-4

160 FF tc